

GUSTAVE TÉRY  
PROFESSEUR AGRÉGÉ  
DE L'UNIVERSITÉ

# Lectures Patriotiques

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Ma patrie, c'est la paix.

L'ŒUVRE

DEUXIÈME ANNÉE

III. JUILLET-AOÛT 05.

LES ABEILLES

Ce N° : 50 c.

Abonnements :

5 fr. par an  
(payables à volonté)

Etranger : 7 fr.

Administration :

14, rue d'Uzès  
Paris 2<sup>e</sup>





*Ie veulx qu'ils donnent une  
nazarde à Plutarque sur mon  
nez, et qu'ils s'eschaudent à  
injurier Senèque en moi. Il faut  
musser ma faiblesse sous ces  
grands crédits.*

MONTAIGNE

II, X.

*Déshonorons la guerre!*

VICTOR HUGO.

*Epitaphe de Cyrus. — O homme, qui que tu sois, et  
de quelque part que tu viennes, car je suis assuré que  
tu viendras, je suis Cyrus, celui qui conquiert l'Empire  
aux Perses, et te prie que tu ne me portes point d'envie  
de ce peu de terre qui couvre mon pauvre corps.*

—  
Alexandre n'écoula pas son précepteur Aristote, qui  
lui conseillait de se conduire en prince avec les Grecs,  
en maître avec les Barbares, de traiter les premiers  
comme ses amis et sa famille, les seconds comme des  
animaux ou de vils instruments. Mais, pensant qu'il  
était envoyé par la Divinité pour être l'arbitre de tous  
les hommes et pour les unir, il réduisit par les armes  
ceux qu'il ne pouvait soumettre par la parole, en  
mêlant pour ainsi dire dans la coupe de l'amitié les  
coutumes, les mœurs, les mariages et les lois. Il voulut  
que tous regardassent le monde entier comme la patrie  
commune, les bons comme des concitoyens et des  
frères, les méchants comme des étrangers; qu'on ne  
distinguât plus les Grecs et les Barbares par les armes  
et par le costume, mais qu'on regardât tout homme de  
bien comme un Grec, tout méchant comme un Bar-  
bare.

8.P 2884



Comme dans une coupe d'amour, étaient mêlés les éléments de toute nationalité ; les peuples buvaient en commun à cette coupe et oubliaient leur vieille inimitié.

PLUTARQUE.

Ma patrie est le monde.

MARC AURÈLE.

L'école cynique nie la patrie elle-même. Diogène se vantait de n'avoir droit de cité nulle part, et Cratès disait que sa patrie à lui c'était le mépris de l'opinion des autres. Les cyniques ajoutaient cette vérité alors bien nouvelle, que l'homme est citoyen de l'univers et que la patrie n'est pas l'étroite enceinte d'une ville. Ils considéraient le patriotisme comme un préjugé, et supprimaient du nombre des sentiments l'amour de la cité.

FUSTEL DE COULANGES.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, je saurais volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prérogative, ou, au rebours, pour témoignage de notre imbécillité et imperfection ; comme de vrai, la science de nous entredéfaire et entretenir, de ruiner et perdre notre propre espèce, il semble qu'elle n'a beaucoup de quoi se faire désirer aux bêtes qui ne l'ont pas. « Vit-on jamais un lion, — dit Juvénal (1), — déchirer un lion plus faible que lui ? Dans quelle forêt un sanglier a-t-il expiré sous la dent d'un sanglier plus vigoureux ? » Mais elles (les bêtes) n'en sont pas universellement exemptes pourtant : témoin les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprises des princes des deux armées contraires : « Souvent dans

(1) Citation en latin dans le texte.

une ruche, — dit Virgile, — il s'élève entre deux rois de sanglantes querelles ; dès lors on peut pressentir la fureur des combats dont le peuple est agité. » Je ne vois jamais cette divine description qu'il ne m'y semble lire peintes l'ineptie et vanité humaines ; car ces mouvements guerriers qui nous ravissent de leur horreur et épouvantement, cette tempête de sons et de cris, cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armés, tant de fureur, d'ardeur, et de courage, il est plaisant à considérer par combien vaines occasions elle est agitée, et par combien légères occasions éteinte. « On raconte, — dit Horace, — qu'une guerre funeste, allumée par l'amour de Pâris, précipita les Grecs sur les Barbares. » Toute l'Asie se perdit, et se consumma en guerres pour le macquerellage de Pâris ; l'envie d'un seul homme, un dépit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devraient pas émouvoir deux harengères à s'égratigner, c'est l'âme et le mouvement de tout ce grand trouble.

MONTAIGNE.

Les lions ne font pas la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres ; l'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux ne firent jamais.

On pend un pauvre malheureux pour avoir volé une pistole sur le grand chemin, dans son besoin extrême ; et on traite de héros un homme qui fait la conquête d'une province... Doit-on moins être juste en grand qu'en petit ?

FÉNELON.

Les moralistes se mettent en contradiction quand ils défendent à l'homme l'égoïsme et approuvent le patriotisme, car le patriotisme n'est autre chose que



l'égoïsme national et cet égoïsme fait commettre de nation à nation les mêmes injustices que l'égoïsme personnel entre les individus.

SAINT-SIMON.



Il ne faut pas avoir longtemps médité sur les moyens de perfectionner un gouvernement quelconque pour apercevoir des embarras et des obstacles, qui naissent moins de sa constitution que de ses relations externes ; de sorte que la plupart des soins qu'il faudrait consacrer à sa police, on est contraint de les donner à sa sûreté, et de songer plus à le mettre en état de résister aux autres qu'à le rendre parfait en lui-même. Si l'ordre social était, comme on le prétend, l'ouvrage de la raison plutôt que des passions, eût-on tardé si longtemps à voir qu'on a fait trop ou trop peu pour notre bonheur ; que, chacun de nous étant dans l'état civil avec ses concitoyens et dans l'état de nature avec le reste du monde, nous n'avons prévenu les guerres particulières que pour en allumer de générales, qui sont mille fois plus terribles, et qu'en nous unissant à quelques hommes nous devenons réellement les ennemis du genre humain ?

S'il y a quelque moyen de lever ces dangereuses contradictions, ce ne peut être que par une forme de gouvernement confédérative, qui, unissant les peuples par des liens semblables à ceux qui unissent les individus, soumette également les uns et les autres à l'autorité des lois.

DE SAINT-PIERRE.



Il est facile de comprendre que d'un côté la guerre et les conquêtes, et de l'autre les progrès du despotisme s'entraident mutuellement ; qu'on prend à discrétion, dans un peuple d'esclaves, de l'argent et des hommes pour en subjuguier d'autres ; que réciproquement la guerre fournit un prétexte aux exactions pécu-

niaires, et un autre non moins spécieux d'avoir toujours de grandes armées pour tenir le peuple en respect. Enfin chacun voit assez que les princes conquérants font pour le moins autant la guerre à leurs sujets qu'à leurs ennemis, et que la condition des vainqueurs n'est pas meilleure que celle des vaincus.



Il n'y a plus aujourd'hui de Français, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglais même ; il n'y a plus que des Européens. Tous ont les mêmes goûts, les mêmes passions, les mêmes mœurs, parce qu'aucun n'a reçu de forme nationale par une institution particulière.

Jean-Jacques ROUSSEAU.



Qu'est-ce donc que la patrie ? Ne serait-ce pas par hasard un bon champ, dont le possesseur, logé commodément dans une maison bien tenue, pourrait dire : « Ce champ que je cultive, cette maison que j'ai bâtie sont à moi ; j'y vis sous la protection des lois, qu'aucun tyran ne peut enfreindre. Quand ceux qui possèdent, comme moi, des champs et des maisons, s'assemblent pour leurs intérêts communs, j'ai ma voix dans cette assemblée ; je suis une partie du tout, une partie de la communauté, une partie de la souveraineté : voilà ma patrie. » Tout ce qui n'est pas cette habitation d'hommes, n'est-ce pas quelquefois une écurie de chevaux sous un palefrenier qui leur donne à son gré des coups de fouet ?



Un jeune garçon pâtissier qui avait été au collège, et qui savait encore quelques phrases de Cicéron, se donnait un jour les airs d'aimer sa patrie.

— Qu'entends-tu par ta patrie ? lui dit un voisin ; est-ce ton four ? Est-ce le village où tu es né, et que tu n'as jamais revu ? Est-ce la rue où demeuraient ton



père et ta mère, qui se sont ruinés, et qui t'ont réduit à enfourner des petits pâtés pour vivre ? Est-ce l'Hôtel de Ville, où tu ne seras jamais clerc d'un quartinier ? Est-ce l'église de Notre-Dame, où tu n'as pu parvenir à être enfant de chœur, tandis qu'un homme absurde est archevêque et duc avec vingt mille louis d'or de rente ?

Le garçon pâtissier ne sut que répondre. Un penseur qui écoutait cette conversation, conclut que dans une patrie un peu étendue il y avait souvent plusieurs millions d'hommes qui n'avaient point de patrie.

Toi, voluptueux Parisien, qui n'as jamais fait d'autre grand voyage que celui de Dieppe pour y manger de la marée fraîche ; qui ne connais que ta maison vernie de la ville, ta jolie maison de campagne, et ta loge à cet Opéra où le reste de l'Europe s'obstine à s'ennuyer ; qui parles assez agréablement ta langue parce que tu n'en sais point d'autre, tu aimes tout cela, et tu aimes encore les filles que tu entretiens, le vin de Champagne qui t'arrive de Reims, tes rentes que l'Hôtel de Ville te paie tous les six mois, et tu dis que tu aimes ta patrie ?

En conscience, un financier aime-t-il cordialement sa patrie ?

L'officier et le soldat qui dévasteront leur quartier d'hiver, si on les laisse faire, ont-ils un amour bien tendre pour les paysans qu'ils ruinent ?

Le premier qui a écrit que la patrie est partout où l'on se trouve bien est, je crois, Euripide dans son *Phaëton*. Mais le premier homme qui sortit du lieu de sa naissance pour chercher ailleurs son bien être l'avait dit bien avant lui.

Il est triste que souvent, pour être bon patriote, on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, disait toujours en opinant au Sénat : « Tel est mon avis, et qu'on ruine Carthage. » Etre bon patriote, c'est souhaiter que sa ville s'enrichisse par le commerce, et soit puissante par les armes. Il est clair

qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, et qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son pays, c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, serait le citoyen de l'univers.

VOLTAIRE.

Un chrétien, selon le véritable esprit de l'Evangile, ne doit être occupé que de la patrie céleste.

GRIMM.

Nul ne s'y trompe ; tout le monde sent que la patrie et l'Eglise, le sentiment national et le sentiment religieux, loin de s'exclure, se fortifient l'un par l'autre, s'élèvent l'un par l'autre, et que, touchant à la poitrine de chacun de nous, le ciel et la terre y rendront ce cri célèbre : « A tous les cœurs chrétiens que la patrie est chère ! »

LACORDAIRE.

Ma patrie à moi est partout où j'admire.

DE CUSTINE.

La génération entière des vivants passe : semblable à une immense vague, elle va bientôt se briser avec moi sur le rivage de l'éternité, et, comme si l'orage de la vie n'était pas assez impétueux, comme si nous poussait trop lentement aux barrières de l'existence, les nations en masse s'égorgent en courant et préviennent le terme fixé par la nature. Des conquérants, entraînés eux-mêmes par le tourbillon rapide du temps, s'amuse à jeter des milliers d'hommes sur le carreau. Eh ! messieurs, à quoi songez-vous ? Attendez ! Ces bonnes gens allaient mourir de leur belle mort. Ne voyez-vous pas la vague qui s'avance ? Elle écume



déjà près du rivage... Attendez, au nom du ciel, encore un instant, et vous, et vos ennemis, et moi, et les marguerites, tout cela va finir... Peut-on s'étonner assez d'une semblable démence ?

XAVIER DE MAISTRE.

Quand la liberté a disparu, il reste un pays, mais il n'y a plus de patrie.

CHATEAUBRIAND.

Plus de liberté, plus de patrie.

PROUDHON.

En philosophie, il n'y a d'autre patrie que l'humanité.

VICTOR COUSIN.

La guerre, c'est le meurtre ; la guerre, c'est le vol.

C'est le meurtre, c'est le vol, enseignés et commandés aux peuples par leurs gouvernements.

C'est le meurtre, c'est le vol, acclamés, blasonnés, dignifiés, couronnés.

C'est le meurtre, c'est le vol, soustraits à l'échafaud par l'arc de triomphe.

C'est le meurtre, c'est le vol, moins le châtiment et la honte, plus l'impunité et la gloire.

C'est l'inconséquence légale, car c'est la société ordonnant ce qu'elle défend, et défendant ce qu'elle ordonne ; récompensant ce qu'elle punit, et punissant ce qu'elle récompense ; glorifiant ce qu'elle flétrit, et flétrissant ce qu'elle glorifie ; le fait étant le même, le nom seul étant différent.

EMILE DE GIRARDIN.

O patrie ! Ineffable mystère !  
Mot sublime et terrible ! inconcevable amour !  
L'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre ?

A. DE MUSSET.

Les conseils du ciel immense  
Du lys pur, du nid doré,  
N'ôtent rien à la démence  
Du cœur de l'homme effaré.

Les carnages, les victoires,  
Voilà notre grand amour ;  
Et les multitudes noires  
Ont pour grelot le tambour.

La gloire, sous ses chimères,  
Et sous ses chars triomphants,  
Met toutes les pauvres mères  
Et tous les petits enfants.

Notre bonheur est farouche ;  
C'est de dire : allons ! mourons !  
Et c'est d'avoir à la bouche  
La salive des clairons.

L'acier luit, les bivouacs fument ;  
Pâles, nous nous déchaînons ;  
Les sombres âmes s'allument  
Aux lumières des canons.

Et cela pour des altesses  
Qui, vous à peine enterrés,  
Se feront des politesses  
Pendant que vous pourrirez,

Et que, dans le champ funeste,  
Les chacals et les oiseaux  
Hideux, iront voir s'il reste  
De la chair après vos os !

Aucun peuple ne tolère  
Qu'un autre vive à côté ;  
Et l'on souffle la colère  
Dans notre imbécillité.

C'est un Russe ! Egorge, assomme.  
Un Croate ! Feu roulant.  
C'est juste. Pourquoi cet homme  
Avait-il un habit blanc ?



Celui-ci, je le supprime  
Et m'en vais le cœur serein,  
Puisqu'il a commis le crime  
De naître à droite du Rhin.

Victor Hugo.



Nous passions près d'un joli château blanc à tourelles, nommé Boursault, lorsque le colonel m'appela. Il m'emmena à part, pendant qu'on formait les faisceaux, et me dit de sa vieille voix enrouée :

— Vous voyez bien là-haut une grange, sur cette colline coupée à pic; là où se promène ce grand nigaud de factionnaire russe avec son bonnet d'évêque?

— Oui, oui, dis-je, je vois parfaitement le grenadier et la grange.

— Eh bien, vous qui êtes un ancien, il faut que vous sachiez que c'est là le point que les Russes ont pris avant-hier, et qui occupe le plus l'Empereur pour le quart d'heure. Il me dit que c'est la clef de Reims, et ça pourrait bien être. En tous cas, nous allons jouer un tour à Woronzoff. A onze heures du soir, vous prendrez deux cents de vos lapins, vous surprendrez le corps de garde qu'ils ont établi dans cette grange. Mais, de peur de donner l'alarme, vous enlèverez ça à la baïonnette...

— Ça suffit, lui dis-je; et je m'en allai, avec mon lieutenant en second, préparer un peu notre soirée. L'essentiel, comme vous voyez, était de ne pas faire de bruit. Je passai l'inspection des armes et je fis enlever avec le tire-bourre les cartouches de toutes celles qui étaient chargées. Ensuite, je me promenai quelque temps avec mes sergents en attendant l'heure. A dix heures et demie, je leur fis mettre leur capote sur l'habit et le fusil caché sous la capote; car, quelque chose qu'on fasse, comme vous voyez ce soir, la baïonnette se voit toujours, et quoiqu'il fit autrement sombre qu'à présent, je ne m'y fiais pas. J'avais observé les petits sentiers bordés de haies qui conduisaient au corps de garde russe, et j'y fis monter les plus déter-

minés gaillards que j'aie jamais commandés. Ils avaient l'habitude des Russes, et savaient comment les prendre. Les factionnaires que nous rencontrâmes en montant disparurent sans bruit, comme des roseaux que l'on couche par terre avec la main. Celui qui était devant les armes demandait plus de soin. Il était immobile, l'arme au pied et le menton sur son fusil; le pauvre diable se balançait comme un homme qui s'endort de fatigue et va tomber. Un de mes grenadiers le prit dans ses bras, en le serrant à l'étouffer, et deux autres l'ayant bâillonné, le jetèrent dans les broussailles. J'arrivai lentement et je ne pus me défendre, je l'avoue, d'une certaine émotion que je n'avais jamais éprouvée au moment des grands combats. C'était la honte d'attaquer des gens couchés. Je les voyais, roulés dans leurs manteaux, éclairés par une lanterne sourde, et le cœur me battit violemment. Mais tout à coup, au moment d'agir, je craignais que ce fût une faiblesse qui ressemblât à celle des lâches; j'eus peur d'avoir senti la peur une fois, et, prenant mon sabre caché sous mon bras, j'entrai le premier, brusquement, donnant l'exemple à mes grenadiers. Je leur fis un geste qu'ils comprirent; ils se jetèrent d'abord sur les armes, puis sur les hommes, comme des loups sur un troupeau. Oh ! ce fut une boucherie sourde et horrible ! la baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la main étranglait. Tous les cris, à peine poussés, étaient éteints sous les pieds de nos soldats, et nulle tête ne se relevait sans recevoir le coup mortel. En entrant, j'avais frappé au hasard un coup terrible, devant moi, sur quelque chose de noir que j'avais traversé d'outre en outre : un vieux officier, homme grand et fort, la tête chargée de cheveux blancs, se leva comme un fantôme, jeta un cri affreux en voyant ce que j'avais fait, me frappa la figure d'un coup d'épée violent, et tomba mort à l'instant sous les baïonnettes. Moi, je tombai assis à côté de lui, étourdi du coup porté entre les yeux, et j'entendis sous moi la voix mourante et tendre d'un enfant qui disait : Papa !



Je compris alors mon œuvre, et j'y regardai avec un empressement frénétique. Je vis un de ces officiers de quatorze ans, si nombreux dans les armées russes qui nous envahirent à cette époque, et que l'on traînait à cette terrible école. Ses longs cheveux bouclés tombaient sur sa poitrine, aussi blonds, aussi soyeux que ceux d'une femme, et sa tête s'était penchée comme s'il n'eût fait que s'endormir une seconde fois. Ses lèvres roses, épanouies comme celles d'un nouveau-né, semblaient encore engraisées par le lait de la nourrice, et ses grands yeux bleus entr'ouverts avaient une beauté de forme candide, féminine et caressante. Je le soulevai sur un bras, et sa joue tomba sur ma joue ensanglantée, comme s'il allait cacher sa tête entre le menton et l'épaule de sa mère pour se réchauffer. Il semblait se blottir sous ma poitrine pour fuir ses meurtriers. La tendresse filiale, la confiance et le repos d'un sommeil délicieux reposaient sur sa figure morte, et il paraissait me dire : Dormons en paix.

Était-ce là un ennemi ? m'écriai-je. — Et ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme s'émut et tressaillit en moi ; je le serrais contre ma poitrine, lorsque je sentis que j'appuyais sur moi la garde de mon sabre qui traversait son cœur et qui avait tué cet ange endormi. Je voulus pencher ma tête sur sa tête, mais mon sang le couvrit de larges taches ; je sentis la blessure de mon front, et je me souvins qu'elle m'avait été faite par son père. Je regardai honteusement de côté, et je ne vis qu'un amas de corps que mes grenadiers tiraient par les pieds et jetaient dehors, ne leur prenant que des cartouches. En ce moment, le colonel entra suivi de la colonne, dont j'entendis le pas et les armes.

— Bravo ! mon cher, me dit-il, vous avez enlevé ça lestement. Mais vous êtes blessé ?

— Regardez cela, dis-je ; quelle différence y a-t-il entre moi et un assassin ?

Alfred de VIGNY.

Messieurs, la paix est aujourd'hui le premier besoin des peuples, parce que leur destination est de s'associer pour se livrer aux travaux pacifiques, féconds et glorieux de l'industrie et de la science.

... La pacification de l'Europe et le nouveau système de relations qui va s'établir par mes soins et par ceux de mon frère le roi d'Angleterre, vont me permettre de rendre aux travaux de l'industrie et de la science une foule de bras et d'intelligences improductivement occupés aujourd'hui sous les drapeaux, et une masse énorme de capitaux absorbés à entretenir leur activité stérile et souvent destructive.

Michel CHEVALIER,

*Projet de Discours de la couronne pour l'année 1831.*



La paix est la condition de l'émancipation des peuples.

Faire la guerre peut sembler très beau à des imaginations que l'éducation des collèges a perverties ; quand on a passé toute sa jeunesse à contempler tous les grands conquérants, Bacchus, Agamemnon, Cyrus, Alexandre, César, Attila, Clovis, Godefroy de Bouillon, Tamerlan et cent autres ; quand on a la tête pleine des bulletins de la Grande Armée, des récits du champ d'honneur et des anecdotes du bivouac napoléonien ; quand on a été habitué dès le berceau à admirer de toute son admiration ces grandes scènes de carnage où des peuples entiers étaient exterminés d'un coup, quand on a été accoutumé à mesurer la grandeur des batailles par le nombre d'hommes qui y ont été immolés, et qu'on a entendu citer, comme les faits les plus glorieux de l'histoire de la civilisation, les victoires d'Arbelles, celles de Marius et de Catulus contre les Teutons et les Cimbres, de Pharsale, de Châlons-sur-Marne, remportée par Mérovée sur Attila, celle de Tolbiac, celle de Tours gagnée par Charles Martel sur les Sarrasins, précisément parce que chacune d'elles a



vu périr, au compte des historiens, cent mille, deux cent mille ou trois cent mille hommes, il est fort simple qu'on rêve la guerre et qu'on veuille aller cueillir les lauriers à l'ombre du drapeau d'Arcole, d'Austerlitz et des Pyramides; comme si l'humanité devait toujours se répéter, et comme si ce qui a été beau et utile à une époque arriérée devait nécessairement l'être toujours.

La politique pacifique de l'avenir aura pour objet, dans son application la plus immédiate, de constituer à l'état d'association, autour de la Méditerranée, les deux massifs de peuples qui depuis 3.000 ans s'entrechoquent comme représentants de l'Orient et de l'Occident : c'est là le premier pas à faire vers l'association universelle.

Les puissances européennes ont en ce moment sous les armes trois millions d'hommes, dont l'entretien, avec celui des places fortes et du matériel de guerre, peut être évalué à 1.500 millions de francs. Si pendant douze ans cette somme était appliquée à la réalisation du plan que nous venons d'esquisser, le monde aurait changé de face sans que les peuples eussent augmenté leurs budgets d'un centime.

Et si l'on tenait compte de la masse de produits que pourraient créer ces soldats, qui forment la partie la plus robuste et la plus alerte de la population, et qui retourneraient aux travaux industriels, si les gouvernements abandonnaient le système d'observation armée dans lequel ils épuisent les nations pour s'associer en *confédération européenne*; si l'on tenait compte de l'immense développement que prendrait l'industrie le jour même où un congrès aurait posé les bases de cette confédération; on concevrait sans peine qu'en supposant indispensable de demander à l'impôt pour les appliquer à l'œuvre pacifique les 1.500 millions que dépense actuellement l'Europe pour entretenir ces

trois millions d'hommes dans une oisiveté fort active, la charge serait légère aux populations (1).

Michel CHEVALIER, *Système de la Méditerranée*, articles du *Globe*.



Dans le congrès de Vienne, en 1814 d'abord, puis en 1815, a été mise en avant l'idée d'une sainte alliance entre les puissances; on plaçait cette sainte alliance sous le patronage des rois. Mais il est facile aux peuples de s'en servir à leur tour, et de réaliser ce qu'un de nos poètes les plus aimés, les plus populaires, appelle la Sainte-Alliance des peuples.



La guerre a joué un grand rôle à l'origine des sociétés humaines. Elle a fondé les premiers empires, elle a jeté les bases des premières cités, elle a dicté les premières lois, elle a été un artisan de discipline, elle a même pendant longtemps inspiré la poésie et l'art...

Il y eut aussi un temps où les hommes se nourrissaient de glands...

Ad. FRANCK.



La guerre est une maladie aiguë.. Mais à côté il y a la maladie chronique, bien plus douloureuse et qui fait plus de mal encore : cette maladie chronique, c'est la paix armée. L'armement permanent a des conséquences terribles; c'est l'eau morte de l'étang qui dégage ses miasmes pestilentiels finissant par tuer tous les hommes qui ont le malheur de vivre aux alentours.

Marquis PEPOLI.



Une seule chance reste ouverte aux apôtres du désarmement général : c'est que les nations se mon-

(1) N. B. Ecrit en 1832.



trent sages dans le règlement de leurs affaires intérieures, et que dans leurs rapports mutuels *elles se contentent d'être des nations et renoncent franchement à être des puissances* ; toujours jalouses de peser le plus possible dans cette fameuse balance et de pouvoir dire qu'il ne se tire pas un coup de canon sans leur permission. Si c'est trop exiger de leur amour-propre, le désarmement est impossible. Car il ne suffit pas, ce qui serait pourtant déjà beaucoup, que les nations possèdent dans leurs institutions de quoi se garantir des caprices de leurs gouvernants : il faut qu'elles aient dans leur caractère, dans leur éducation, dans leurs souvenirs, de quoi se garantir de leurs propres entraînements. En tout cas, la question du désarmement européen, très distincte de la question de l'équilibre européen, sur laquelle les esprits ont vécu si longtemps, est de celles qui ne semblent pouvoir être résolues que par suite de quelque transformation de l'état social, comparable à celle qui a mis fin au régime féodal et amené l'établissement des armées permanentes, mais dont il est, quant à présent, impossible de se faire une juste idée.

COURNOT.

Réclamer la paix est le véritable droit des femmes, puisque, ayant défense de prendre part aux combats, on ne pourra jamais les accuser de pusillanimité.

Léonie ROUZADE.

Nous voulons une armée de citoyens, non de soldats, une armée qui soit invincible chez elle et hors d'état de porter la guerre au dehors... Il faut faire disparaître l'excessive discipline qui tue le citoyen dans le soldat... Le militarisme est la plaie de l'époque... Il n'y a pas d'armée sans esprit militaire, me dit-on. Alors nous voulons une armée qui n'en soit pas une.

Jules SIMON.

Je vois des centaines de bœufs et des milliers de soldats passer devant ma maison. Tout cela doit être abattu. Les bœufs — incités à l'enthousiasme par des bâtons à pointe de fer — vont leur chemin silencieusement. Les soldats — qui, quoi les aiguillonne, ceux-là ? — meuglent toutes sortes d'étranges patriotismes... Tout ce bruit est mensonge.

Le lecteur serait bien obligé, à la fin des fins, de devenir susceptible de comprendre un langage sensé, si dès l'enfance on ne l'avait pas habitué au non sens. La route est large qui mène des contes de nourrice, par les écoles, les catéchismes, les sermons, les écrivaineries de journaux, les manuels de vertu et d'histoire à la frénésie guerrière.

MULTATULI.

La guerre ! Oui, messieurs. Je suis soldat : la guerre est l'élément du soldat, et j'aimerais bien à en goûter. Ce sentiment élevé de commander dans une bataille, de savoir que la balle de l'ennemi peut vous appeler à chaque instant devant le tribunal de Dieu, de savoir que le sort de la bataille, et par conséquent les destinées de la Patrie, peuvent dépendre des ordres que l'on donne : cette tension des sentiments et de l'esprit est divinement grande !

Maréchal DE MANTEUFFEL.

Le goût de la guerre est l'un des sentiments les plus généralement répandus chez les sauvages ; pour eux, vivre c'est se battre. Cet instinct commun à tous les peuples primitifs n'a même pas été inutile au progrès de l'humanité, si, comme on peut le croire, il a assuré la victoire des races les plus intelligentes, les plus fortes, sur des races mal douées. Mais ces instincts guerriers, après avoir servi à créer la vie sociale, ne sont plus bons qu'à la détruire. Après avoir assuré le



triomphe de la civilisation, ils ne travaillent plus qu'à sa perte.

Th. RIBOT.



Qu'est-ce que le patriotisme du Grec et du Romain, si ce n'est une passion alimentée d'une illusion et *vice versa* : une passion, l'ambition, l'avidité, l'amour de la gloire ; une illusion, la foi exagérée en leur supériorité, le préjugé *anthropocentrique* : l'erreur de s'imaginer que ce petit point dans l'espace, la terre, était l'univers, et que sur ce petit point Rome ou Athènes seules étaient dignes du regard des dieux ?



L'embellissement physique de la race importerait donc à son assainissement moral. Il n'est pas impossible qu'une sélection à rebours, opérée en Europe par nos grandes guerres notamment, ait quelque peu contribué à diminuer la moralité publique ou à entraver ses progrès. Ce n'est pas seulement, en effet, le plus pur sang, c'est la plus pure honnêteté de la nation qui, grâce aux conseils de révision, compose ses armées et la défend dans les batailles.

TARDE.



Le pied est un organe des plus utiles au fonctionnement de tout bon fantassin.

Général POILLOUE DE SAINT-MARS.



— J'ai fait tous les métiers, dit M. Jérôme Coignard, hors celui de soldat, qui m'a toujours inspiré du dégoût et de l'effroi, par les caractères de servitude, de fausse gloire et de cruauté qui y sont attachés, et qui se trouvent les plus contraires à mon naturel pacifique, à mon amour sauvage de la liberté et à mon esprit qui, jugeant sainement de la gloire, estime au

juste prix celle de la mousqueterie. Je ne parle point de mon penchant invincible à la méditation qui eût été trop excessivement contrarié par l'exercice du sabre et du fusil. Ne voulant point être César, vous concevrez que je ne veuille point être non plus La Tulipe ou Brin d'Amour. Et je ne vous cache pas, mon fils, que le service militaire me paraît la plus effroyable peste des nations policées.

Ce sentiment est philosophique. Il n'y a donc aucune apparence qu'il soit jamais partagé par un grand nombre de personnes. Et, dans le fait, les rois et les républiques trouveront toujours autant de soldats qu'ils en voudront mettre à leurs parades et à leurs guerres...

J'ai observé que le métier le plus naturel à l'homme est celui de soldat ; c'est celui auquel il est porté le plus facilement par ses instincts et par ses goûts qui ne sont pas tous bons. Et, hors quelques rares exceptions, dont je suis, l'homme peut être défini un animal à mousquet. Donnez-lui un bel uniforme avec l'espérance d'aller se battre, il sera content. Aussi faisons-nous de l'état militaire l'état le plus noble, ce qui est vrai dans un sens, car cet état est le plus ancien, et les premiers humains firent la guerre. L'état militaire a cela aussi d'approprié à la nature humaine, qu'on n'y pense jamais, et il est clair que nous ne sommes pas faits pour penser.

La pensée est une maladie particulière à quelques individus et qui ne se propagerait pas sans amener promptement la fin de l'espèce. Les soldats vivent en troupe, et l'homme est un animal sociable. Ils portent des habits bleus et blancs, bleus et rouges, gris et bleus, des rubans, des plumets et des cocardes, qui leur donnent sur les filles l'avantage du coq sur la poule. Ils vont en guerre et à la maraude, et l'homme est naturellement voleur, libidineux, destructeur et sensible à la gloire. C'est l'amour de la gloire qui décide surtout nos Français à prendre les armes. Et il est



certain que, dans l'opinion, la gloire militaire est la seule éclatante. Il suffit, pour s'en assurer, de lire les histoires...

Si vraiment l'état des hommes est noble en proportion du danger qu'on y court, je ne craindrai pas d'affirmer que les paysans et les manouvriers sont les plus nobles hommes de l'Etat, car ils risquent tous les jours de mourir de fatigue et de faim. Les périls auxquels les soldats et les capitaines s'exposent sont moindres en nombre comme en durée; ils ne sont que de peu d'heures pour toute une vie et consistent à affronter les balles et les boulets qui tuent moins sûrement que la misère. Il faut que les hommes soient légers et vains, pour donner aux actions d'un soldat plus de gloire qu'aux travaux d'un laboureur et pour mettre les ruines de la guerre à plus haut prix que les arts de la paix...

La guerre civile est assez odieuse mais non point très inepte, car les citoyens, lorsqu'ils en viennent aux mains entre eux, ont plus de chances de savoir pourquoi ils se battent que dans le cas où ils vont en guerre contre des peuples étrangers. Les séditions et querelles intestines naissent généralement de l'extrême misère des peuples. Elles sont l'effet du désespoir, et la seule issue qui reste aux misérables, qui y peuvent trouver une vie meilleure et parfois même une part de souveraineté.

Anatole FRANCE.

Notre patriotisme se confond avec la raison des temps modernes.

Ernest LAVISSE.

L'Histoire, qui est le récit et presque toujours la glorification des guerres, des meurtres, des agressions, des abus de la force, dans les temps antérieurs aux nôtres, sert surtout à cela : à perpétuer les haines de peuple à peuple. On l'utilise pour préparer des généra-

tions de bull-dogs qu'on excite contre d'autres bull-dogs également dressés au combat.

Et j'en reviens à mon *leitmotiv* : Dieu, que l'homme est bête ! Quelle brute !

Faut-il que la viande humaine soit considérée comme une marchandise sans valeur !

Je me faisais cette réflexion en lisant l'information suivante venue de Saint-Petersbourg :

« Les nouvelles du théâtre de la guerre indiquent que le général Kouropatkine continue à faire des préparatifs pour une grande bataille. Les établissements de la Croix-Rouge de Moukden, de Kharbine, de Tie-Ling et d'Irkoutsk ont été avisés d'avoir à prendre les mesures nécessaires pour recevoir 80 à 100.000 blessés. »

Cent mille blessés doivent donner trente mille morts. Mettez-en autant du côté des Japonais, nous avons ainsi alignés soixante mille cadavres de part et d'autre, sans compter ceux des hommes qui succomberont ultérieurement à leurs blessures.

Mais, vous savez, il n'y a pas moyen que les choses se passent autrement, car il s'agit — on nous le disait encore dernièrement — d'une question de prestige. La Russie ne peut pas faire la paix si, auparavant, elle n'a pas rétabli son prestige militaire.

Rien ne prouve, du reste, que le but sera atteint, car Kouropatkine peut fort bien être battu de nouveau, et alors la Russie aura encore bien moins de prestige.

N'importe ! l'aventure doit être tentée. C'est indispensable.

Ne demandez pas dans quelle mesure le sort du peuple russe sera amélioré si son gouvernement recouvre son prestige, ou le dommage qu'il éprouvera dans le cas contraire, vous montreriez que vous êtes étranger aux conceptions élevées et ne vous laissez guider que par des considérations égoïstes.

L'homme ne vit pas seulement de pain. Le prestige de l'Etat doit tenir une place dans son alimentation.



Et voilà pourquoi, aux premiers beaux jours, cent cinquante mille Russes seront tués ou blessés dans les plaines de la Mandchourie.

Je vous l'ai dit : la viande humaine ne coûte rien. On en a autant qu'on en veut, et les moutons vont d'eux-mêmes à l'abattoir.

Il faut voir dans l'initiative qu'avait prise M. Jaurès, et qui devait être suivie d'une initiative semblable émanant du socialisme allemand, ce qu'il y a réellement.

Il y a une tentative faite par deux peuples, tout au moins par une fraction importante de deux peuples, pour s'entendre par dessus la tête de leurs gouvernants. Il y a la volonté exprimée par ceux qui payent ordinairement les frais de la guerre d'empêcher qu'on les lance les uns contre les autres pour une question qui ne les touche, ni de près, ni de loin. Cela et pas autre chose.

Il est très naturel que M. de Bülow ait opposé son veto. Si les peuples commencent à émettre la prétention de ne plus s'entretuer sur un ordre venu d'en haut, c'est la faillite de l'organisation politique actuelle en matière de politique internationale.

Jadis, les peuples ont enlevé aux rois la direction de leurs affaires intérieures et sont arrivés à se gouverner eux-mêmes. Maintenant, ils entendent faire un nouveau pas en réglant directement de peuple à peuple les questions susceptibles de les diviser.

On ne voit pas que cette prétention soit excessive et mette en péril l'ordre social.

Ce qui peut effrayer les « bourgeois », c'est d'abord que la chose est neuve et que tout ce qui est nouveau leur apparaît impraticable ; c'est ensuite et surtout que l'initiative a été prise par les socialistes.

Mais à qui la faute ? Aux conservateurs qui ne l'ont pas prise eux-mêmes.

Veuillez remarquer qu'en cette affaire les vrais conservateurs ce sont les socialistes. C'est, en effet,

faire acte de conservation que d'empêcher la destruction des hommes et des choses, que de travailler à éviter les ruines, conséquences d'une guerre.

Or l'initiative des socialistes français et allemands ne tendait pas et ne tend pas à autre chose.

Ce faisant, ils se montrent plus intelligents que les « bourgeois ». Ceux-là se mettent la tête dans un sac, laissent faire des gredins ou des imbéciles, tels Bismarck et Napoléon III, et marchent subitement le sabre en l'air, sans savoir pourquoi, quand on leur dit de massacrer le voisin ou de se faire massacrer par lui.

H. HARDUIN.

Voyez les grands hommes de la Renaissance ; ils n'étaient ni Français, ni Italiens, ni Allemands. Ils avaient retrouvé par leur commerce avec l'antiquité le secret de l'éducation véritable de l'esprit humain, et ils s'y dévouaient corps et âme.

Les séparations de frontières sont très arbitraires. Un Flamand est plus voisin comme caractère d'un Hollandais qu'un Breton de Quimper-Corentin d'un Provençal de Tarascon. La Suisse, qui par ses petites dimensions devrait avoir plus d'unité, compte trois langues, trois ou quatre races, deux religions.

Il est clair que le socialisme des ouvriers est l'antipode de l'esprit militaire ; c'est presque la négation de la patrie ; les doctrines de l'Internationale sont là pour le prouver. Le paysan, d'un autre côté, depuis qu'on lui a ouvert la voie de la richesse et qu'on lui a montré que son industrie est la plus sûrement lucrative, le paysan a senti redoubler son horreur pour la conscription.

... L'expérience de 1870 l'a bien montré ; l'annonce de la guerre fut accueillie avec consternation ; les



sottes rodomontades des journaux, les criailleries des gamins sur le boulevard sont des faits dont l'histoire n'aura de compte à tenir que pour montrer à quel point une bande d'étourdis peut donner le change sur les vrais sentiments d'un pays.

J'avais fait le rêve de ma vie de travailler dans la faible mesure de mes forces, à l'alliance intellectuelle, morale et politique de l'Allemagne et de la France, alliance entraînant celle de l'Angleterre, et constituant une force capable de gouverner le monde, c'est-à-dire de le diriger dans la voie de la civilisation libérale, à égale distance des empressements naïvement aveugles de la démocratie et des puériles velléités de retour à un passé qui ne saurait revivre.

Puisse-t-il se former enfin une ligue des hommes de bonne volonté de toute tribu, de toute langue et de tout peuple, qui sachent créer et maintenir au-dessus de ces luttes ardentes un empyrée des idées pures, un ciel où il n'y ait ni Grec, ni Barbare, ni Germain, ni Latin!

J'ai lu, je ne sais où, la parabole de deux frères, qui, du temps de Caïn et d'Abel sans doute, en vinrent à se haïr et résolurent de se battre jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus frères. Quand, épuisés, ils tombèrent tous deux sur le sol, ils se trouvèrent encore frères, voisins, tributaires du même puits, riverains du même ruisseau.

Ernest RENAN.

CHARLIEU  
IMPRIMERIE PAUL CHARPIN



## A NOS LECTEURS

*L'expérience nous a démontré que non seulement la vente au numéro ne nous rapporte rien, mais encore qu'elle grève notre budget. D'autre part, nos amis ne cessent de nous répéter qu'ils ont la plus grande peine à se procurer l'Œuvre dans les librairies et les bibliothèques des gares; et c'est qu'en effet — comme il est humain — les marchandes négligent notre modeste publication pour consacrer tous leurs soins aux opulents magazines bourgeois, qui leur assurent de plus copieux bénéfices.*

*Nous prévenons donc nos lecteurs qu'à partir d'aujourd'hui l'Œuvre ne sera plus vendue au numéro dans les librairies; très prochainement, nous interromprons de même le service des gares. C'est dire que nous invitons tous nos amis qui suivent l'Œuvre à prendre un abonnement payable à volonté. Ils y trouveront leur compte; et l'Œuvre n'en sera que plus sûre, s'ils veulent bien seconder nos efforts, d'étendre son champ d'action et de propagande.*



Pour paraître dans le prochain numéro :

### La Morale sans Dieu.

Dans les numéros suivants :

**La Coéducation.**

**Le monopole et la liberté  
de l'enseignement.**

**La crise de l'enseignement secondaire.  
Notions élémentaires de morale pratique  
pour les jeunes filles élevées dans les  
bons principes.**

Abonnement : Cinq francs par an, payables au gré du lecteur.

Ecrire, pour s'abonner, à l'administration de l'Œuvre,  
14, rue d'Uzès, Paris 2<sup>e</sup>



Paraîtra prochainement

## **Pour la Patrie**

**Aventures ordinaires du Soldat Poirot**

*Un volume : 3 fr. 50*

Pour les abonnés de *l'Œuvre* qui nous en feront la demande, ce volume sera cédé au prix exceptionnel de deux francs (franco 2 fr. 50).



*L'ŒUVRE* a déjà publié :

**Il arrive ! (épuisé)**

**Pour les libertés civiques  
du personnel enseignant**

Par Victor Augagneur, maire de Lyon

**Oui ou non, sommes-nous des Citoyens ?**

Défense de Gustave Téry

devant le Conseil académique de Lyon

*Prix : 60 centimes.*

**L'Instituteur et le Curé**

**Le budget des cultes aux instituteurs !**

Une brochure de 24 pages. Prix : 15 centimes.

Pour la propagande, 10 fr. le cent (franco, 11 fr. 25).

**Pour les petites filles et leurs mamans**

Guignol et M. Vautour.

**Jean Jaurès**

I. L'Universitaire.

II. Le Poète lyrique.

**La Délation dans l'Armée**

par G. LHERMITTE.

**Laïcisons la Franc-Maçonnerie.**

**Le Secret maçonnique.**

**La Pénétration Pacifique.**

**Le Duel**

Farce en deux actes

**Le Patriotisme et l'Ecole.**

*Prix du fascicule : 50 centimes.*